

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages, situations et dialogues – en dehors de références occasionnelles à des personnes, produits ou lieux publics – sont imaginaires et ne mettent en cause aucune personne, aucune société ni établissement.

Copyright © 2022 Christophe Petit

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ISBN : 978-1-4716-5444-2

En premier lieu, je tiens à remercier mon épouse Karen ainsi que mes enfants, Adélie et Célestin pour les heures passées devant mon ordinateur et pour le temps que je n'ai pas pu leur consacrer. Ils n'en sont pas conscients mais j'ai très souvent pensé à eux durant tout mon travail d'écriture.

Une pensée particulière pour ma chatte Juliette qui est restée gentiment à mes côtés dans l'attente de mes caresses.

Je remercie toutes les personnes qui ont fait preuve de patience, de bienveillance et de critique constructive dans la relecture et la correction de mes textes. Sans elles, mon recueil n'aurait jamais vu le jour. Je pense en particulier à Annie Bichon, Dominique Goud, Adeline Cantat, Fiona Trickett, Véronique Théry, Melany Bigot, Jean-Marc Meyniel et Michel Morvan,

Enfin, tous mes remerciements à Antoni Carli et à Étienne Collignon pour leur aide précieuse dans la création de la 1ère de couverture.

Préambule

Il y a une chose que je refuse en ce qui concerne mes écrits : c'est d'en donner une explication qui sonne trop souvent comme une justification. Je fais ici exception et à l'avenir j'essaierai de tenir ma promesse.

Je pense qu'une fois l'exercice de rédaction terminé, les textes ne m'appartiennent plus. Ils deviennent la propriété du lecteur. Libre à lui d'en prendre possession et de les interpréter comme il le souhaite, au regard de son expérience, de sa culture ou de son imagination.

En tant qu'auteur de ces histoires courtes, j'en connais les rouages. Souvent, ils sont plus ou moins inspirés de ma propre expérience. Par pudeur, j'ai pu tendre vers l'autofiction et seuls quelques proches pourront en dénouer les fils. Parfois, après avoir laissé un texte de côté durant plusieurs mois et alors que je n'avais en tête qu'une œuvre purement fictionnelle, je me suis étonné de découvrir entre les lignes une réalité autobiographique.

Il y a un point qui restera à jamais un mystère, c'est l'inspiration. Elle arrive sans prévenir. Je ressens alors une sensation quasi-physique, un peu comme si des vannes s'ouvraient dans mon crâne sans que je ne puisse en maîtriser le débit. Avec les années et de la rigueur, je parviens à le canaliser pour tendre vers une touche personnelle quant au style.

À propos du ton, on pourra, selon son humeur ou son caractère, s'étonner de certains passages provocateurs ou qui pourraient choquer la pudibonderie et le politiquement correct qui redeviennent la norme.

J'avoue que j'ai longuement hésité à en publier certains. Je pense particulièrement à Variations houllebecquiennes. Trois raisons peuvent l'expliquer. D'abord et avant tout, même si ça peut paraître contradictoire, c'est par réserve. Il n'est pas facile de se mettre à nu et je force le trait pour ne pas me dévoiler. J'avoue également que j'aime jouer avec les calembours. La langue française est un réservoir infini pour s'amuser avec les mots et il serait dommage de s'en priver.

Il y a une chose qui est certaine. En aucune manière, je n'ai vocation à stigmatiser telle personne ou catégorie de personnes. Ma provocation assumée est d'abord l'occasion d'interroger et d'ouvrir à la réflexion dans un monde chamboulé dans ses relations humaines ou dans notre environnement. Merci d'en prendre note quand vous découvrirez mon livre dont je vous en souhaite une bonne lecture.

Analogyes

Conjonctivite



Saloperies de grammaire, de conjugaison, de syntaxe, d'orthographe. Depuis des mois, j'ai les yeux rougis à force de relire mon tapuscrit, traquant la moindre erreur. La nuit, je cauchemarde sur les synonymes, sur le bon usage d'une minuscule qui serait d'une importance capitale et qui mettrait à mal l'ensemble de mon œuvre, sur le fait que je suis imparfait pour maîtriser toutes les subtilités et les règles vicieuses du français.

Je tremble à l'idée qu'un éditeur ne me menace d'une lettre de cachet si je refuse de me plier à son diktat et qu'il ne me jette aux oubliettes des scribouillards. Pour faire passer la pilule, je taille ma plume pour l'affûter et me mets à espérer qu'un suffixe habilement posé sera suffisant pour être le préambule d'une reconnaissance littéraire.

Et si ce n'était que cela ! L'angoisse cardinale, la somme de mes peurs, c'est celle de la page blanche. Je n'ai que quelques antécédents dans le domaine de l'écriture. En aucune manière, je ne pourrais me montrer affirmatif et me figurer sur un ton neutre que je n'ai jamais connu de passages à vide. À titre indicatif, mon passé s'est souvent composé au mode de l'incertitude.

Toutefois, pour rien au monde je ne souhaiterais changer de chapitre. Coucher des lignes sur le papier est devenu ma religion. Je vous l'affirme, c'est un impératif. Je vous l'accorde : ma vie est désormais ponctuée d'un monde parallèle, de paragraphes où je m'invente

d'autres existences. C'en est parfois inquiétant. Je suis passé des « tu » et « toi » au « nous », tant les personnages engendrés font à présent partie intégrante de mon quotidien.

Écrire est un travail de galérien. Combien de fois n'ai-je sorti les rames pour faire rimer un bon mot avec l'idée qui me trottait en tête ? S'imaginer un héros ou un paysage est une chose ; en faire de la matière en est une autre. Car il est un point que je n'oublie pas : je me destine, pauvre fat, à être lu. Je me dois d'être le plus à même de conquérir le peuple de lecteurs tant espérés. Il me faut alors sortir ma calculette sémantique pour trouver le juste équilibre. Je me refuse à paraître pâle. Je crains que mon vocabulaire parfois fleuri, voire outrancier, n'occulte le fond de ma pensée.

Heureusement qu'un succube vient de temps à autre me rendre visite pour me réveiller de sa langue vulgaire. Il m'argote en verlan, me fouette de son patois, me susurre son baragouin pour décharger sa fontaine de charabia sur mes lèvres enfiévrées.

Il se fait quelquefois pluriel. J'en perds alors définitivement mon peu de latin, tant sa pratique est singulière. Le corpus de mon texte s'en trouve raidi d'une épithète des plus flatteuses d'où dégouline un champ lexical qui damnerait un académicien. Ma prose se fait plus tonique vers des figures de style que d'aucuns qualifieraient d'idiomatiques. Je décline des règles où la logique laisse place à des présomptions de subordination. Je découvre que l'analogie est bien plus profonde que je n'aie pu le supputer, et les questions de genres participent à rendre mon accent plus aigu. Les noms deviennent moins propres, mais je n'en ai que faire.